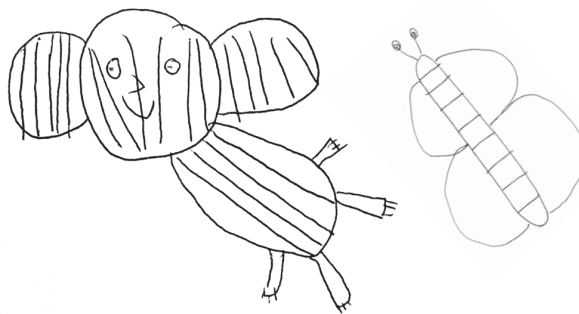


RAVERSEZ LA RUE ...



... en vol plané

MONIKONDEE - LONNIE VAN BRUMMELEN, SIEBREN DE HAAN, TOLIN ERWIN ALEXANDER - COMPÉTITION INTERNATIONALE - JEUDI 26/02 - TAP CINÉMA

UN FLEUVE DE VOIX

Monikondee est un film qui ne se contente pas de montrer un paysage ou de raconter une histoire : il écoute un fleuve et les voix qui le traversent. La caméra suit Boogie, un passeur du Maroni, ce grand ruban d'eau qui sépare le Suriname de la Guyane française, et à travers lui, elle capte les récits, les chants, les préoccupations et les contradictions d'une communauté en pleine mutation.

Le film pose d'emblée un paradoxe qui irrigue toute sa narration. Boogie est à la fois vecteur d'aide, il livre nourriture et matériel aux villages isolés, mais aussi complice involontaire des forces qui menacent ces mêmes communautés. En apportant du carburant et des biens, il permet la survie quotidienne, mais alimente aussi les moteurs des exploitations aurifères qui empoisonnent le fleuve et fragmentent les écosystèmes. C'est une tension qui ne se dit pas seulement par des mots, mais qui se vit dans la lente progression de sa pirogue, dans les regards des femmes qui lui opposent leurs vérités, dans les chants qui surgissent au détour d'une escale.

La force de *Monikondee* ne réside pas dans l'exposé didactique d'un problème, on pourrait s'attendre sur le papier à un documentaire engagé sur le climat ou la mondialisation, mais plutôt dans la manière dont il tisse des voix. La narration s'inspire de la tradition orale du mato, où les récits se répondent, se superposent, se confrontent et se complètent. Dans cette forme partagée, le film devient une conversation avec le spectateur plutôt qu'une explication sur lui.

On rencontre des histoires de sécheresses accrues par le dérèglement climatique, des voix qui dénoncent l'eau empoisonnée par l'exploitation minière, des chants qui célèbrent

la mémoire des ancêtres et des paroles qui questionnent l'avenir. Chaque village visité, chaque arrêt sur la rive du Maroni, tisse un maillage de récits qui donne au film une profondeur collective. La caméra n'impose pas une hiérarchie, elle s'ouvre à ces voix comme autant de points d'appui pour comprendre le monde qui change.

Et pourtant, *Monikondee* ne se perd jamais dans l'abstraction. Boogie, en tant que narrateur principal, incarne le dilemme de notre époque : celui de concilier les besoins immédiats et la préservation des équilibres profonds. Sa traversée du fleuve devient une métaphore du passage entre des temps révolus et des mondes en construction, entre traditions communautaires et pressions économiques globales. Visuellement, le film est un poème liquide : la lumière sur l'eau, le vert profond de la forêt, les visages éclairés par un feu de camp ou un chant au bord du rivage. Cette poésie visuelle ne gomme jamais la réalité, mais la rend palpable, presque sensorielle. Au-delà des mots, elle dépeint ce que vivent ces communautés, leur attachement à la terre, la beauté vulnérable de leur environnement, et la ténacité d'un peuple malgré les courants contraires.

En fin de compte, *Monikondee* est une œuvre d'écoute. Elle ne se contente pas de montrer le changement, elle l'entend, le partage, le confronte. C'est un film qui place le spectateur sur le même bord d'eau que ceux qu'il filme, et qui fait naître une question simple et puissante. À travers quelles voix voulons-nous construire l'avenir ?

Louis



L'MINA - RANDA MAROUFI - COMPÉTITION INTERNATIONALE - VENDREDI 27 FÉVRIER - TAP CINÉMAT

LA RÉMIN(E)SCENCE

Jerada est une ville minière au Maroc où l'exploitation du charbon, bien que officiellement arrêtée en 2001, se poursuit de manière informelle jusqu'à aujourd'hui. Le film reconstitue le travail actuel dans les puits en utilisant un dispositif de décor et la remise en scène des lieux et gestes du travail quotidien.

L'mina nous replonge dans les souvenirs et le quotidien des mineurs. Les images recréent les lieux et les gestes à

l'aide de décors et d'acteurs qui sont les vrais.

Le travail de la réalisatrice, Randa Maroufi, ainsi que son regard nous permettent de découvrir ces espaces qui sont le souvenir de toute une région. Avec une ambiance parfois lynchienne, nous entrons dans cette histoire de transmission. La mémoire de la communauté est mise au service du cinéma dans des espaces abandonnés, qui ressemblent

presque à des illusions, des idées perdues. Certaines images se rapprochent de la création d'un film d'animation avec des décors magnifiques, et des images dorées.

Le regard de la réalisatrice semble vouloir protéger ce qu'elle met en scène, comme pour préserver ces derniers souvenirs reconstruits de toute pièce.

Mathilde

A RIVER OF VOICES

Louis Gaultier in Traversez La Route: Filmer le travail

Monikondee is a film that does not content itself with showing a landscape or telling a story: it listens to a river and to the voices that cross it. The camera follows Boogie, a boatman on the Marowijne River — that broad stretch of water separating Suriname from French Guiana — and through him it captures the stories, the songs, the concerns and the contradictions of a community in the midst of change.

From the outset, the film foregrounds a paradox that permeates the entire narrative. Boogie is both a bearer of aid — delivering food and supplies to remote villages — and an unintended accomplice to the very forces that threaten those communities. By transporting fuel and goods, he makes daily survival possible, yet he also feeds the engines of gold mining that poison the river and fragment ecosystems. This tension is not merely spoken; it is felt in the slow movement of his boat, in the gazes of women who offer him their own truths, in the songs rising during a stop along the riverbank.

The strength of *Monikondee* lies not in a didactic exposition of a problem — on paper, one might expect an engaged documentary about climate change or globalization — but in the way the film interweaves voices. Its narrative form draws inspiration from the oral tradition of the *mato*, in which stories respond to one another, overlap, confront and complement each other. In this shared form, the film becomes a conversation with the viewer rather than an explanation.

We hear stories of droughts intensified by climate disruption, voices denouncing water poisoned by mining, songs praising the memory of ancestors, words questioning the future. Each village visited, each stop along the banks of the Marowijne, weaves a network of narratives that grants the film a collective depth. The camera imposes no hierarchy; it opens itself to these voices as so many vantage points from which to understand a changing world.

And yet *Monikondee* never loses itself in abstraction. As the central storyteller, Boogie embodies the dilemma of our time: how to reconcile immediate needs with the preservation of deeper balances. His crossings of the river become a metaphor for transition — between fading times and worlds in formation, between communal traditions and global economic pressures.

Visually, the film is a fluid poem: light shimmering on the water, the deep green of the forest, faces illuminated by a campfire or by song along the shore. This visual poetry does not erase reality but renders it tangible, almost sensorial. Beyond words, it paints what these communities live through: their bond with the land, the fragile beauty of their environment, and the perseverance of a people moving against the current.

Ultimately, *Monikondee* is a work of listening. The film does not merely show change; it hears it, shares it, and confronts it. It places the viewer on the same riverbank as those it films and allows a simple yet powerful question to emerge: through which voices do we wish to shape the future?